

L'élimination des Juifs de Pologne après la guerre, 1945-1947

Par Marc-André Charguéraud

Extrait du [site Tribunejuive.info](http://site.Tribunejuive.info) le 15 septembre 2017

La guerre est terminée, la paix est revenue. Trois millions de Juifs polonais ont été assassinés par les nazis. 200.000 reviennent d'URSS et 40 000 ont survécu. Ils voyaient la fin de l'enfer dans lequel ils avaient vécu. Il n'en fut rien, des persécutions allant jusqu'au meurtre les forceront à fuir leur pays dominé par un régime communiste.

Avec ou sans communisme, l'antisémitisme meurtrier l'aurait emporté en Pologne tant la société en est infectée. « L'anticommunisme, une excuse trop facile ! Il y avait aussi des Polonais catholiques parmi les communistes par conviction ou par intérêt, on ne venait pas les tuer à domicile. Toute la différence est là. Nous avons échappé à mille périls et tout recommençait », explique un témoin juif.[1] Il suffit de lire un article paru le 20 janvier 1942 dans *The Nation*, le journal des Démocrates Chrétiens, pour comprendre l'enracinement profond de l'antisémitisme en Pologne : «... La situation rend impossible d'accepter le retour des Juifs à leur position privilégiée sans exposer le pays à de graves soulèvements ... Nous devons annoncer ouvertement que non seulement nous refusons de restaurer les droits politiques et patrimoniaux des Juifs, mais que nous voulons qu'ils partent tous de notre pays. » Et ce même parti démocrate-chrétien d'insister en 1944 : « Le problème juif doit être résolu par une émigration graduelle des Juifs qui après la politique allemande d'extermination sont encore en vie... Le point de départ sera la confiscation par l'Etat des propriétés juives sans héritiers ... »[2]

Le témoignage de Sholem Rosenberg, un militant socialiste, illustre ce qui attend les Juifs de retour : « La joie fut hélas de courte durée. Nos gens religieux débarquaient avec leur barbe et leur costume traditionnel que la Russie athée ne leur avait jamais interdit de porter. Dès que nous sommes arrivés à Lodz, le fait d'avoir une barbe ou de parler yiddish dans la rue nous a tout de suite attiré des réflexions désagréables du genre : « Mais d'où sortent donc tous ces Juifs ? Ou encore : comment se fait-il qu'il en reste autant ? quand ce n'était pas : Des Juifs... encore des Juifs ». Rosenberg ajoute : « Par la suite nous

avons compris que les Polonais comme les Allemands trouvaient normal de nous tuer. Psychologiquement c'était devenu une sorte de crime admis de nous faire disparaître complètement. »[3] A l'été 1947 plus de 1500 Juifs avaient péri.[4]

Moins proche du drame et avec la retenue qui sied à un directeur de l'UNRRA à Berlin, H.J. Fishbein décrit la situation au Comité d'enquête anglo-américain : « L'histoire de leurs expériences depuis six mois est une histoire monotone répétée par tous les réfugiés venant de Pologne. Ils parlent de lettres reçues d'une organisation polonaise connue sous le nom de A.K. qui signifie armée patriotique... Elle est opposée au gouvernement actuel de la Pologne. Ces lettres menacent sans appel les Juifs de meurtre s'ils continuent à vivre dans cette localité. Il leur est généralement donné 24 à 48 heures pour partir. Ces lettres sont confirmées par des actes de terrorisme, de pillage et des meurtres commis par cette organisation... »[5]

Les pogroms se sont produits dans une douzaine de villes. La plus violente de ces attaques a lieu à Kielce le 4 juillet 1946. Tout a commencé sur les dires d'un enfant imaginaire de neuf ans qui raconte au poste de police local qu'il a été enlevé et détenu captif pendant deux jours par des Juifs dans une cave où il a assisté au meurtre « rituel » d'autres enfants chrétiens. Une histoire sans fondement. La foule déchaînée va battre à mort 46 Juifs, une centaine sont gravement blessés. Les cadavres sont sauvagement mutilés.[6] Un article du *New York Times* daté du 11 juillet montre le climat délétère qui règne : « Quiconque a visité la ville de Kielce après le pogrom a cherché en vain une expression de regret ou de honte sur les visages. A l'exception d'affiches officielles réclamant un retour au calme, il ne s'est trouvé personne pour regretter le massacre. »[7] « Outre des gangs de terroristes pour lesquels le meurtre de Juifs est devenu une affaire quotidienne, une foule d'au moins 5000 personnes (15 à 20 000 d'après des témoins) a pris part au pogrom, lequel a duré plus de cinq heures, même après que l'armée fut intervenue. »[8]

Les attaques vont continuer. Trois jours seulement après les événements de Kielce, six Juifs qui se trouvent à bord d'un train allant de Varsovie à Bialystok sont assassinés. Près de Lublin les terroristes tendent une embuscade à un train de voyageurs. Cinq soldats de l'armée rouge et trois passagers juifs sont exécutés. Le lendemain ce sont quatorze Juifs qui subissent le même sort dans un train entre Katowice et Wroclaw.[9] On comprend dès lors que les départs qui se sont succédés depuis

1945 se transforment en un exode massif.

De juillet 1945 à juillet 1946, dans l'année qui précède le pogrom de Kielce, 65 000 Juifs sont partis de Pologne. Les départs vont littéralement exploser pendant les mois de juillet, août et septembre 1946. Au cours des trois mois qui suivent Kielce, ce sont près de 100 000 Juifs polonais qui déferlent vers les zones d'occupation occidentales.^[10]

© **Marc-André Charguéraud pour [Europe Israël News](#)**

[1] Cité par Hillel 1985, p. 175.

[2] Cité par Dobrozycki in Yad Vashem 1990, p. 4 et 5.

[3] Cité par Hillel 1985, p. 174 et 175.

[4] Wasserstein 2000, p. 44.

[5] Cité par Gay 2002, p. 183. En février 1946.

[6] Steinlauf in Wyman 1996, p. 112. Bauer 1970, p. 206.

[7] Cité par Dinnerstein 1982, p. 108. Un seul prêtre dénonce le pogrom de Kielce, le père Henryk Werynski de Cracovie. Le Cardinal Sapieka le suspend immédiatement.

[8] Cité par Hillel 1985, p. 303.

[9] Cité par Hillel 1985, p. 305.

[10] Bauer 1989, p. 74 et p. 131.